

vive joie en se voyant réunis. Après avoir été proclamé commandant général, Riego nomma chef de son état-major le lieutenant colonel Don Fernando de Miranda. On songea ensuite à donner du repos aux troupes, sans exposer leur sûreté, car le bataillon des guides qui, ainsi qu'on vient de le voir, se trouvait au quartier général, ne s'était pas encore entièrement prononcé, ce qui rendait indispensables une surveillance plus attentive et de plus grandes précautions. Toutes ces choses ayant été réglées de la manière la plus convenable, on se hâta d'en instruire le général Quiroga, dont la présence et le concours allaient devenir si nécessaires à la suite des opérations.

Il y avait dans le bataillon des guides, comme dans tous les corps de l'armée, un grand nombre de braves qui, n'ignorant pas que leurs premiers devoirs étaient envers la patrie, mais n'ayant pas été encore en position de se prononcer hautement, avaient cependant servi la cause de la liberté avec autant de zèle que de succès, en préparant l'esprit des soldats aux grands événemens qui venaient de s'accomplir : tels étaient les officiers Pinto, Valle, Solana, Corral, Combe, et un grand nombre d'autres qui contribuèrent puissamment à décider leurs

camarades et leurs soldats à réunir leurs drapeaux à ceux des Asturies et de Séville. Ce fut par leurs soins que le bataillon des guides s'étant formé sur la place, dans la matinée du 2 janvier, donna son adhésion à la conduite des deux autres bataillons, auxquels on annonçait alors que ceux d'Espagne et de la Couronne venaient aussi de se joindre, sans toutefois que rien confirmât encore cette heureuse nouvelle.

Ainsi donc, c'était seulement avec trois bataillons, dont l'un n'offrait d'autre garantie de sa fidélité qu'une adhésion récente et peut-être équivoque, que Riego, maître du quartier général ennemi, mais entouré d'une armée de 12000 hommes, prenait l'héroïque et inébranlable résolution de rendre la liberté à son pays! Sans doute le vœu de l'Espagne, toute entière, le soutenait dans cette sublime entreprise; sans doute l'immense majorité des officiers de l'armée expéditionnaire partageait ses sentimens; mais combien n'était-il pas à craindre, qu'accoutumés à une discipline rigoureuse, et cédant à l'habitude de l'obéissance, les soldats n'écoulassent la voix des chefs que leur avait donnés le despotisme, de préférence à celle de la patrie! Placé entre la mort ou le triomphe, aucune de ces considérations n'arrêta Riego, dont tous les

pas étaient marqués par l'établissement des autorités constitutionnelles. Il se fit remettre par l'intendant de l'armée, Don Domingo de Torres, une somme de 11,000 duros, la seule qui fût alors en caisse pour subvenir aux besoins d'une armée de 12,000 hommes. Le reste de la journée fut employé à faire connaître aux corps, déjà compromis, les motifs de la révolution qui venait de s'opérer, et à les convaincre que leur salut dépendait d'un attachement inviolable à leurs nouveaux sermens. Cependant il était nuit, et l'on n'avait encore au quartier général aucune nouvelle du mouvement qui avait dû être exécuté sur le pont Suazo, par les bataillons d'Espagne et de la Couronne, commandés par le général Quiroga. Dans l'attente de ces nouvelles, Riego ordonna au lieutenant Don Antonio Miro, accompagné du capitaine de Séville Don Francisco Osorio, du lieutenant du même Don Ignacio Sylva, et de l'adjutant Don Baltazar Valcarcel, d'aller au-devant de ces bataillons, à la tête d'un détachement des Asturies, de Séville et des guides, afin que la présence et l'union de ces trois corps attestassent, mieux que ne pourraient le faire tous les discours, la vérité de ce qui venait de se passer.

Tant d'agitation d'esprit et de fatigues, ren-

daient lente et difficile la convalescence de Riego; néanmoins, ayant été instruit par quelques officiers du 2^e. bataillon d'Aragon, en ce moment à Bornos, des dispositions favorables de ce corps; et l'un de ses capitaines (Don Félix Zuasnabar, qui s'était déjà rendu à Arcos avec sa compagnie) ayant confirmé au général que sa présence suffirait pour entraîner le bataillon tout entier, Riego, toujours infatigable, sortit le jour suivant, 3 janvier, à trois heures du matin, avec un détachement de 500 hommes, afin d'achever de décider le bataillon à se prononcer pour la cause nationale. Il arriva à la pointe du jour, à peu de distance de Bornos; plaça sur la hauteur qui domine le village une avant-garde déployée en bataillon; et distribua le reste de sa troupe dans des postes d'où l'on pourrait s'opposer plus facilement à quelque attaque inattendue. Toutefois, ne pouvant résister à son impatience naturelle, il s'avança jusqu'au village, suivi seulement d'un chasseur des Asturies et de deux ordonnances de cavalerie. Aussitôt le commandant du bataillon d'Aragon, Don Juan Llanos, accompagné de son lieutenant Valledor, se présenta à lui. Riego les reçut avec considération et bienveillance, et accorda au commandant, qui témoignait dé-

sirer de ne pas se mettre à la tête de son bataillon, afin de n'être obligé de se prononcer ni pour ni contre ce qui allait se passer, la permission de rester à Arcos. Les officiers Valledor, Alonzo, Arrevillaga, Mogrobejo, Sanchez, Zuasnabar, Sorrazabal, et quelques autres, se rendirent de leur côté dans cette ville, et parvinrent à disposer si favorablement la troupe, que, dès le lendemain matin, le bataillon, unanimement déclaré en faveur de la cause nationale, sortit de ses logemens au bruit de la générale, en témoignant un enthousiasme inexprimable; ce qui ne contribua pas faiblement à augmenter la joie causée par cet heureux événement, c'est que, la nuit même qui l'avait précédé, une somme de 16,000 duros, envoyée par le ministère de la guerre, était entrée dans les coffres de l'armée. Dans l'ivresse d'un pareil succès, Riego s'empressa d'en faire part à son chef d'état major, don Fernando de Miranda, lequel ordonna, sur-le-champ, toutes les dispositions nécessaires pour faire faire une réception brillante à son général, par tous les corps, formés en bataille dans les rues de la Corredera. L'entrée de Riego eut lieu au milieu des acclamations universelles, et tous les cœurs s'ouvraient à l'espérance, en voyant réunis

quatre des meilleurs corps de l'armée, sous les ordres d'un chef si franchement dévoué à la liberté et à la gloire de la patrie.

Pendant qu'au quartier général tout semblait prendre une tournure aussi favorable, et que, dans la ville d'Arcos, les autorités civiles et militaires, les officiers isolés de l'armée, et les employés des finances, prêtaient serment à la Constitution, on éprouvait une vive inquiétude de ne recevoir aucune nouvelle du mouvement des bataillons d'Espagne et de la Couronne. Ces deux corps, ainsi que nous l'avons dit ailleurs, se trouvaient à Médina et Alcala de los Gazulès, et devaient faire leur mouvement dans la nuit du 1^{er} janvier, sous les ordres du général Quiroga, lequel, encore prisonnier au couvent de San-Domingo, était cependant assuré d'être libre au moment où il voudrait l'être. L'extrême gonflement des rivières avait forcé de suspendre toute tentative pour les traverser, et de remettre cette opération jusqu'à la moitié du jour suivant. Le bataillon d'Espagne, qui se trouvait en cantonnement à Alcala, sortit alors pour prendre position à une demi-lieue de la ville; et le général Quiroga, devenu libre, fut reçu sous les drapeaux avec les plus vives démonstrations de joie. Aussitôt, ainsi qu'on en était

convenu, il fut proclamé Général en chef, et se dirigea sur Médina, où l'attendait le bataillon de la Couronne, pour se réunir à lui. Les deux corps ne perdirent pas un instant pour se porter sur le pont de Suazo; mais les pluies considérables des jours précédens avaient rendu les routes tellement impraticables, que les soldats s'enfonçaient dans la boue jusqu'au genou, perdaient leurs souliers, et avançaient à peine, au milieu de la confusion et du désordre presque toujours inséparables des expéditions nocturnes. Enfin, au lieu d'arriver à Suazo le 3, à la pointe du jour, afin de n'être pas aperçue, la troupe ne put, après les plus grands efforts, y arriver qu'à neuf heures. Par une contrariété nouvelle, quelques renforts des guides, et d'autres corps qui attendaient sur la route le général Quiroga, pour se mettre sous ses ordres, changèrent d'idée en ne le voyant point arriver; la situation du général devenait ainsi de plus en plus critique; il se crut découvert; s'il l'eût été, rien ne pouvait le sauver. L'imprévoyance et la négligence des autorités et des chefs de San-Fernando, dont aucun n'était à son poste, écartèrent de lui ce nouveau danger.

Le capitaine du bataillon de la Couronne, Don Michel Badenas, s'avança avec les compa-

gnies des grenadiers de son corps , désarma le poste avancé de Portazgo , qui formait le cordon de santé , et arriva , sans s'arrêter , au pont Suazo , dont il emporta en un moment la position. Le bataillon de la Couronne suivit de près celui d'Espagne , et tous deux marchèrent , réunis , sur la ville de San-Fernando , dont ils se rendirent maîtres. Quiroga fit arrêter , sur-le-champ , M. de Cisneros , ministre de la marine , alors en commission à l'île de Léon (1) , et occuper les postes de Torre-Gorda et de la métairie del Orio ; mais comme , après une marche de nuit si fatigante , il était impossible d'aller plus avant , il résolut de donner quelques instans de repos à ses soldats ; d'ailleurs , ce général se croyait certain que Cadix s'empresserait de lui ouvrir ses portes à l'instant où l'on y apprendrait que San-Fernando était en son pouvoir.

Cependant le temps pressait , et personne ne venait de Cadix. La force des deux bataillons était alors , en tout , de 1300 hommes , et il est à remarquer que celui de la Couronne se composait presque tout entier de recrues. On n'avait guère plus de confiance dans le dépôt du ba-

(1) Le lecteur a remarqué , sans doute , dès le commencement de cet ouvrage , que San-Fernando et l'île de Léon sont les deux noms d'une même ville.

taillon de San-Fernando , qui était de 400 hommes. Si l'on eût voulu occuper tous les postes importants , il eût fallu beaucoup de monde pour les défendre ; ainsi les circonstances ne permettaient pas à Quiroga , quoiqu'il fut maître de la position de San-Fernando (qui n'était pas même fort avantageuse) , de marcher à main armée sur Cadix , malgré les nombreuses intelligences qu'il avait dans cette place.

Dans une telle incertitude , et à l'approche de la nuit , le général , instruit qu'il n'y avait dans la Cortadura ni troupes ni artillerie en état de faire feu , chargea le capitaine de la Couronne, Don José Rodriguez, qui ne connaissait pas le terrain et n'avait point de guides , de s'approcher de cette position ; mais cet officier ayant été reçu par une assez vive fusillade qui lui tua trois hommes , fut contraint de rétrograder. Cette circonstance malheureuse ne permit plus au général Quiroga de douter que Cadix n'eût été mis en état de défense , et lui prouva que les amis de la liberté, sur l'assistance desquels il avait compté , n'étaient pas assez forts pour lui en ouvrir les portes. Cependant le courage des défenseurs de la patrie semblait s'accroître avec les difficultés , et se

montrait supérieur à tous les obstacles. Le bataillon de Soria était fort affaibli ; les officiers sur lesquels on comptait le plus avaient succombé à la violence de l'épidémie ; les chefs n'étaient pas sûrs ; les intérêts étaient changés. Le projet de Quiroga ayant échoué, le général Campana, qui commandait à Cadix, profita de l'incertitude et de l'instant de découragement qui s'était emparé des esprits, pour porter ses troupes à la Cortadura. Il éleva à trois piécettes par jour (1) la solde de la milice urbaine ; et réussit, à force d'activité, d'espionnage et de rigueur, à comprimer les efforts des amis de la patrie, qui ne servaient pas la liberté, dans l'intérieur, avec moins de zèle, d'énergie et de persévérance, que ne le faisaient, au dehors, les chefs militaires.

Inquiet de ne point voir paraître Quiroga, Riego se décida, dans la matinée du 3, à se porter au-devant de ce général, avec les quatre bataillons des Asturies, de Séville, des guides et d'Aragon. Il se dirigea, en conséquence, vers Médina et Alcalá de Los-Gazules ; son intention était de réunir ses forces aux corps d'Espagne et de la Couronne, dans le cas où

(1) Trois francs, monnaie de France.

quelque circonstance imprévue n'eût pas permis à ceux-ci de se mettre en mouvement. Un autre motif, d'un grand intérêt, le déterminait à prendre cette résolution ; le bataillon du Prince, qui se trouvait à Ximena, et celui d'Amérique, alors à Bejer, étaient déjà compromis ; il s'agissait d'achever de les entraîner. Toutefois, les officiers ayant reconnu l'impossibilité de traverser la rivière Majaceite, devenue très-forte par les pluies, firent observer qu'il serait à la fois plus sûr et plus avantageux de se diriger sur Xérès, afin d'intercepter le courrier de Cadix à Madrid, ce qui, dans la situation présente des choses, pouvait donner d'excellentes lumières, et offrir des avantages bien plus positifs que l'acquisition de deux bataillons, qui ne pouvaient manquer de suivre en peu de temps l'impulsion qui venait d'être donnée. Riego se rendit à la justesse de ces observations, changea l'ordre, et suspendit la sortie jusqu'à quatre heures de l'après-midi.

C'est alors qu'on apprit ce qui s'était passé à San-Fernando ; et, sur-le-champ, Riego, après avoir dépêché à Quiroga son adjudant Don Santiago Perez, pour lui donner connaissance de sa marche, partit lui-même à la tête de ses bataillons pour se rendre à Xérès. Les généraux

prisonniers suivaient à cheval, les routes étant tellement dégradées qu'il était impossible de les conduire en voiture ; du reste on mit une attention particulière à leur rendre tous les égards, à leur prodiguer tous les soins que commandaient le rang qu'ils avaient occupé, et surtout leur situation actuelle. Les troupes firent halte dans la métairie de la Pegnuela, après quoi elles continuèrent leur marche pour Xérès, où elles arrivèrent le 5 janvier, à huit heures du matin, proclamant partout, sur leur passage, CONSTITUTION ET LIBERTÉ.

La nombreuse population de Xérès, accoutumée, comme toute l'Espagne, à la souffrance et à la servitude, témoignait un étonnement profond de l'audace de ses libérateurs. Ce qui se passait était même tellement éloigné de toutes les probabilités, de toutes les conjectures, qu'il semblait à chacun que ce fût un rêve ; et, dans la crainte de la vengeance des capitaines généraux et des cachots de l'inquisition, on n'osait encore expliquer ses vœux qu'en secret, et par l'expression de satisfaction et d'espoir qui brillait sur tous les visages. Un habitant de Xérès fut néanmoins plus hardi que ses concitoyens : Don Manuel-Rafael-Pol de Quimbert, n'écoutant que son ardent patrio-

tisme, et sans calculer les suites d'une démarche qui devait le perdre si la cause de la liberté venait à succomber, déclara hautement son attachement à la Constitution, et montrant à Riego un exemplaire de cet acte solennel : « Je l'ai gardé six ans enterré, s'écria-t-il, pour le rendre à la lumière dans ce jour de gloire, si ardemment désiré par tous les amis de la patrie. »

En arrivant à Xérès, Riego avait donné l'ordre de s'assurer de la personne du général Sarsfield; mais celui-ci, effrayé du sort réservé à tous les traîtres, avait disparu dès la nuit précédente. Après avoir fait faire halte à sa troupe sur la place de l'arsenal, le commandant se rendit lui-même au télégraphe, pour annoncer au gouverneur de Cadix l'arrivée de la division, et lui intimer l'ordre de rendre la place, le déclarant responsable de tous les événemens auxquels sa résistance pourrait donner lieu. Il alla ensuite à l'hôtel de ville, et nomma des alcades constitutionnels provisoires, lesquels, après avoir prêté serment dans les mains du chef de l'état major, reçurent l'ordre de faire, dès le lendemain, promulguer solennellement la constitution. L'après-midi du même jour, le lieutenant du bataillon de la Couronne

apporta à Riego des nouvelles de Quiroga. Enfin, à quatre heures on se remit en route, aux acclamations du peuple qui, revenu de sa première surprise, faisait entendre d'unanimes vœux pour les succès de l'armée. Quoique de toutes parts l'esprit public éclatât avec enthousiasme en faveur de la paisible révolution qui s'opérait, on jugea convenable néanmoins, pour éloigner jusqu'aux moindres prétextes de troubles, de ne pas faire traverser la ville aux généraux prisonniers, et de diriger leur marche en dehors, sous l'escorte des compagnies de chasseurs des Asturies et de Séville, commandés par le capitaine don Roque de Arismendi, lequel attendait, à un quart de lieue, le reste de la division, qui n'arriva à Puerto Santa-Maria que fort tard et excédée de fatigue.

La troupe venait d'être casernée, et le commandant général, avec son état major, s'était retiré pour prendre quelque repos, lorsqu'entre une et deux heures du matin, on vit paraître tout à coup O-Daly, Arco-Aguero, Labra, les deux frères San-Miguel, et Marin, échappés cette nuit même, après six mois de détention, du château de San-Sébastieno. Leur fuite avait été favorisée par un excellent citoyen de Cadix, nommé Don José Diaz Im-

brecht, qui avait mis un bâtiment à leur disposition; et par le capitaine Don Rafael Montès, commandant le détachement chargé de leur garde, lequel, par l'effet du dévouement le plus rare, avait voulu éclairer lui-même leur fuite, et s'exposer, avec eux, à toutes les chances de danger qu'elle présentait. Débarqués à une heure après minuit, dans la baie de Santa-Catalina, sans savoir si la garnison de la ville était amie ou ennemie, la nécessité de prendre un parti les avait décidés à marcher en avant, quel que fût le péril attaché à cette détermination. Le premier poste avancé qu'ils rencontrèrent éclaircit leurs doutes, et mit un terme à leurs cruelles incertitudes; à peine eurent-ils appris l'arrivée de Riego, suivi de ses fidèles bataillons, qu'ils volèrent à son logement.

Nous tenterions inutilement de peindre ici l'ivresse qui remplit toutes les âmes au moment d'une réunion si peu espérée: au milieu de circonstances si glorieuses pour la patrie: lorsque tout présageait que son affranchissement était inévitable et prochain: et sur la place même où, six mois auparavant, une fatalité cruelle avait renversé les généreux projets conçus pour la sauver. Que de questions aussitôt interrompues que commencées! que de protesta-

tions de réunir tous leurs efforts , de tout sacrifier pour la liberté ! On ne cessait de s'embrasser que pour s'embrasser encore ; des larmes de joie coulaient de tous les yeux ! Pas un mot, pas un sentiment de vengeance ! L'avenir le plus consolant s'offrait à tous les regards ; il n'y avait , dans toutes les âmes , de place que pour le bonheur , pour l'espérance , pour la patrie !

Au point du jour, les San-Miguel et Don Ramon de Labra furent réinstallés dans leurs emplois. A dix heures, la division se réunit au camp de la Vittoria ; là , de solennelles actions de grâces et les vœux les plus ardents pour l'indépendance , la liberté et la prospérité de l'Espagne , furent adressés au Tout-Puissant , dont le nom , prostitué jusque-là par des ministres sanguinaires et de sacrilèges inquisiteurs à tous les excès de la tyrannie et de la superstition , n'était invoqué maintenant que par des hommes libres.

A la suite de cet acte religieux , le Commandant général se rendit à l'hôtel de ville , où l'on procéda à l'élection provisoire et au serment des alcades constitutionnels. Un peuple immense, pénétré de respect, et constamment

uni à tous les sentimens de l'armée , assistait à cet imposant spectacle.

A quatre heures de l'après-midi , la division se mit en marche pour se rendre à San-Fernando ; mais la pluie , qui tombait par torrens , obligea la plus grande partie des officiers et des soldats à s'arrêter à Puerto-Reale , pour y passer la nuit. Néanmoins , Riego , suivi de son état major , et toujours accompagné des généraux prisonniers , poursuivit sa route jusqu'à San-Fernando.

Le 7 au matin , le reste de la division , qui n'avait point été inquiété par le feu de la Caracca , arriva , par petits détachemens , à l'île de Léon , après avoir perdu toutefois pendant la nuit , par la désertion , un nombre assez considérable de soldats , dont la plupart appartenaient au corps des Guides.

Les bataillons rassemblés sur la place de la ville de San-Fernando , et qui manifestaient tous la joie la plus vive et le patriotisme le plus ardent , étaient au nombre de sept : 1°. les Asturies ; 2°. Séville ; 3°. Espagne ; 4°. la Couronne ; 5°. second d'Aragon ; 6°. Guides ; 7°. le bataillon du dépôt , qui , s'étant enfin décidé à se réunir aux premiers , avait pris le nom de *Vétérans Nationaux*. Cette pe-